

Compte rendu de livre

Seth M. Holmes, 2024, *Fruits frais, corps brisés: Les ouvriers agricoles migrants aux États-Unis*. Paris: Centre national de la recherche scientifique, 403 pages.

Alexis Smith
Université Laval

Les fruits frais, piliers centraux d'une alimentation équilibrée, portent souvent, dans l'ombre, les souffrances quotidiennes de la main-d'œuvre migrante qui les cueille. En 2020, on estimait que 70 % des travailleurs et travailleuses agricoles actifs sur le sol états-unien n'étaient pas nés dans le pays, et que 90 % d'entre eux provenaient du Mexique (p. 79). Le livre *Fruits frais, corps brisés*, de l'anthropologue et docteur en médecine Seth M. Holmes, nous plonge dans les coulisses de cette production, dans le but premier de retracer l'expérience des ouvriers et ouvrières agricoles triquis, un peuple mexicain autochtone originaire de l'État d'Oaxaca. L'ouvrage s'appuie sur des travaux ethnographiques de Holmes, qui s'est physiquement immergé dans la vie quotidienne des Triquis, à différentes étapes de leur parcours migratoire. Ces recherches se sont déroulées en 2003 et en 2004, dans les États de Washington et de Californie, ainsi qu'au Mexique.

Avec une plume accessible à un lectorat diversifié, Holmes aborde des thématiques assez distinctes à travers les six chapitres de l'ouvrage, mais focalise principalement son regard sur des enjeux liés à la migration, les hiérarchies sociales et la santé. L'un de ses principaux objectifs est de dépasser le cadre interprétatif qui dépolitise la maladie, la souffrance et la migration, en les réduisant à de simples conséquences d'actions ou de caractéristiques individuelles. Holmes vise à comprendre comment le statut social, l'ethnicité et la citoyenneté d'une personne influencent sa santé et son parcours migratoire. Le premier chapitre porte sur la manière dont les risques et les taux de mortalité liés aux parcours migratoires sont normalisés par un discours médiatique qui interprète la migration en demandant aux personnes migrantes : « Cela vaut-il la peine de risquer ta vie ? » (p. 47). Cette perspective s'inscrit dans la vision des études migratoires traditionnelles, qui distinguent « le migrant, qui quitterait

de son plein gré son pays pour des raisons économiques, du réfugié, qui, lui, le quitterait contraint et forcé pour des raisons politiques » (p. 42). Dans cette logique où une personne migrante quitte « volontairement » son pays, il est moins susceptible de se voir accorder des droits politiques et sociaux. Dans ce chapitre, Holmes propose une critique de cette analyse en présentant, sous une forme narrative, sa propre expérience de la traversée de la frontière mexicano-américaine, alors qu'il accompagnait un groupe de personnes migrantes triquis. Alimenté par plusieurs témoignages, Holmes avance que la migration constitue une stratégie de survie de dernier recours et que ces personnes sont contraintes de se déplacer. Au-delà du choix individuel, il soutient que « [...] les racines du phénomène migratoire mondial moderne doivent être trouvées avant tout dans les politiques économiques internationales » (p. 80).

Dans le chapitre 2, Holmes poursuit cette idée en fournissant quelques repères historiques. Dans le cas des migrations entre le Mexique et les États-Unis, l'entrée en vigueur de l'ALENA, en 1994, représente selon lui un moment historique charnière. En effet, l'Accord a progressivement dérégulé le commerce agricole nord-américain en supprimant notamment les tarifs douaniers. Or, comme l'ALENA n'interdisait pas les subventions gouvernementales, les États-Unis ont augmenté de 300 % leurs subventions agricoles ; ce que le Mexique n'a jamais été en mesure de faire. Ces circonstances ont permis aux agriculteurs et agricultrices états-unis de pénétrer le marché mexicain en vendant leur maïs à un prix bien inférieur à celui des producteurs locaux, ce qui a également amené des milliers de membres de la main-d'œuvre agricole mexicaine à migrer vers les États-Unis pour trouver un emploi. Dans ce chapitre, Holmes détaille aussi son approche méthodologique, qui accorde une attention particulière aux souffrances et aux ressentis de son propre corps et de celui des participants et participantes. Par exemple, il nous informe sur les manières dont son corps lui permet de s'immerger dans la réalité des Triquis, notamment en ressentant la douleur, la fatigue et la peur durant la traversée migratoire. Il tente de s'éloigner des travaux ethnographiques qui « [...] donnent le sentiment que leurs auteurs restent inchangés du début à la fin de leurs recherches » (p. 75). De plus, Holmes a clairement fait l'expérience de la façon dont le corps porte plusieurs informations sociales. En tant qu'étudiant blanc, son « [...] corps était considéré par [les personnes participantes à la recherche] comme relevant d'un lieu significativement différent dans la structure du pouvoir de [leur] société » (p. 75). Par exemple, sur les routes de la migration, le corps de Holmes était traité plus favorablement que celui des Triquis, qui, constamment sur leurs gardes par

crainte des contrôles au faciès, se méfiaient d'être arrêtés pour une simple fissure sur leur pare-brise, contrairement à Holmes, qui savait que cela ne lui arriverait probablement jamais (p. 75). Si l'accent porté sur les corps est original, j'aurais aimé retrouver une plus grande profondeur quant à la manière dont Holmes a été transformé et déstabilisé au cours de son ethnographie.

Dans le chapitre 3, l'anthropologue s'attarde à décrire en détail la hiérarchie sociale présente sur les fermes agricoles. La position qu'occupent les travailleurs et travailleuses triquis est fortement associée à leur niveau d'éducation, leur pauvreté matérielle, leur langue parlée, leur citoyenneté et leur appartenance ethnique. En général, les personnes travaillant dans les différentes exploitations agricoles que Holmes côtoie sont divisées selon la même hiérarchie. Les citoyens et citoyennes états-uniens blancs occupent, sans surprise, la position la plus élevée, suivis des citoyens latino-américains, puis des personnes mexicaines *mestizos* (d'ascendance à la fois autochtone et espagnole) sans papiers, et enfin des personnes autochtones mexicaines. La sécurité financière, les conditions de travail et la valorisation d'une personne sont proportionnelles à sa position hiérarchique. Les ouvriers et ouvrières agricoles qui se situent au plus bas échelon, en vaste majorité triquis, sont les seuls à ne pas être payés à l'heure et doivent cueillir une quantité minimale de fruits par jour, sous peine d'être expulsés.

Dans le chapitre 4, Holmes dirige son attention vers « la manière dont les pauvres souffrent » (p. 155). En effet, la main-d'œuvre agricole est largement plus touchée par les maladies que les autres travailleurs et travailleuses, et son taux de mortalité est cinq fois plus élevé. Holmes analyse cette souffrance sociale comme une incarnation de la violence structurelle, soit l'expression des inégalités et de la hiérarchie sociale.

Dans le chapitre 5, Holmes porte son regard sur la manière dont les professionnels de la santé approchent les corps malades des personnes migrantes triquis. Lorsque leurs corps souffrent, les médecins ont tendance à associer les pathologies des Triquis à leur culture et à des comportements personnels supposés (une mauvaise posture, par exemple). Holmes propose une critique très pertinente de la biomédecine, en illustrant comment certains filtres culturels des soignants les empêchent de voir l'origine politique et sociale des maladies. Il insiste sur l'importance du rôle que peut jouer l'anthropologie pour prendre en compte l'historique socio-économique des patients.

Enfin, dans le chapitre 6, Holmes mobilise la théorie de la violence symbolique de Bourdieu pour illustrer comment « [...] les mauvais traitements

infligés aux ouvriers agricoles migrants et leurs souffrances ont fini par être considérés comme des choses acquises, relevant de la normalité totale, et par être naturalisés par tous ceux qui sont parties prenantes du secteur agricole» (p. 259). Cette invisibilisation est le résultat, entre autres, de l'attribution de « traits caractéristiques naturels » aux travailleurs et travailleuses mexicains (p. 283). Dans l'imaginaire collectif, ces mêmes traits sont intrinsèquement associés à des tâches spécifiques, généralement parmi les plus exigeantes. Par exemple, les Triquis sont perçus comme étant à leur place en tant que cueilleurs de baies, car ils et elles seraient plus forts et endurants, plus résistants aux pesticides, plus rapides, et parce que, comme le suggère une travailleuse sociale mexicaine, « [...] [ils et elles] aiment travailler accroupis » (p. 281). Cette partie est particulièrement intéressante, notamment grâce à la richesse des données ethnographiques mobilisées.

En se situant à cheval entre la discipline anthropologique et la pratique médicale, *Fruits frais, corps brisés* marque par l'originalité de son approche. Holmes a su, d'une part, livrer son expérience ethnographique en présentant un récit narratif très puissant, notamment à propos de sa traversée de la frontière. D'autre part, nourri par son bagage de médecin, Holmes analyse son ethnographie en mettant en lumière sa connaissance et sa critique approfondie du milieu biomédical. À ce sujet, il me semble qu'Holmes aurait toutefois gagné à faire davantage de parallèles entre ses données ethnographiques et celles d'autres anthropologues de la migration. Enfin, l'ouvrage mérite d'être lu en raison de l'actualité de son propos, tant dans le contexte états-unien que québécois, en ce qu'il met en lumière les logiques contradictoires qui traversent la condition de la main-d'œuvre migrante. Aux États-Unis, par exemple, le travail à très faible rémunération de la main-d'œuvre agricole mexicaine est devenu un moteur fondamental de l'économie, alors même que les politiques répressives à l'égard de l'immigration se multiplient (p. 80).